

LA FAUTE À PIGAULT

Shelly CHARLES

Mauvais genre ! mauvais genre ! il faut cacher le livre, s'il est un peu gaillard ; il faut se damner, s'il est un peu philosophique ; il faut s'ennuyer, s'il n'est ni l'un ni l'autre¹.

Préambule nécessaire

La scène se passe vers 1830 dans un cabinet de lecture. Une « libraire » (une bibliothécaire, dirions-nous aujourd'hui) écoute et conseille ses clients. Entre « un vieux monsieur poudré et musqué comme au temps de la Régence ». Il rend un roman récent qui lui a déplu et déclare sa préférence pour ceux du siècle passé : « *Le Sopha, Les Bijoux indiscrets, Angola !...* voilà de jolis ouvrages... pétillants de détails délicieux !... ». La libraire hasarde alors une proposition : « Si monsieur voulait *L'Enfant du Carnaval* de Pigault-Lebrun, c'est aussi plein de détails fort amusants... ». Une réaction indignée ne se fait pas attendre : « Non, madame, non ; je ne lis point de ces ouvrages-là !... Pour qui me prenez-vous ? » Outré à la seule idée de se voir proposer un Pigault-Lebrun, l'amateur de romans libertins a du mal à trouver ses mots : « C'est d'un leste... il y a là-dedans un certain plat d'épinards qui... ». Et la libraire avisée, qui a bien lu l'ouvrage qu'elle recommande (et se souvient de la conception du héros sur une table de cuisine et du fameux plat d'épinards qui tache la robe de la future mère), complète : « qui fait rire, monsieur ; tandis que votre *Angola* fait rougir, et quelquefois pis encore... ».

Notre sympathique libraire a le jugement solide (ses auteurs préférés sont Cervantès, Prévost, Fielding...) ; elle connaît décidément bien Pigault-Lebrun

1 — Pigault-Lebrun, *La Famille Luceval*, dans *Œuvres complètes de Pigault-Lebrun*, Paris, Barba, 1822-1824, t. XII, p. 446. Toutes nos références sont à cette édition.

et se rappelle sans doute l'épigramme voltairienne de son deuxième roman, *Les Barons de Felsheim* (1798) : « Si la volupté est dangereuse, des plaisanteries ne l'inspirent jamais ». Faire rire, c'est en effet la ligne de défense adoptée d'abord par l'auteur, ensuite par ses avocats, ou plutôt ceux de son éditeur, Barba, régulièrement confronté à la censure et aux procès pour atteinte à la moralité publique. Une ligne de défense malheureusement peu efficace, comme nous le montre la scène ci-dessus, tirée du *Cocu* de Paul de Kock (1832), émule « attitré » de Pigault-Lebrun.

Stendhal, sans doute le plus grand et le plus sincère admirateur du romancier, l'avait pourtant déjà expliqué, le « tort » de Pigault-Lebrun était précisément de « faire rire » :

Quant aux hommes que j'honore, je suis fâché de les voir me nier le mérite de Pigault-Lebrun, tandis qu'un mérite de beaucoup inférieur, pourvu qu'il soit dans le *genre grave*, attire sur-le-champ leurs louanges².

Il ne faut cependant pas confondre « nier le mérite de Pigault-Lebrun » et ne pas le lire : on ne saura jamais si le « vieux monsieur » de Paul de Kock connaissait le célèbre « plat d'épinards » par simple ouï-dire ou par une fréquentation discrète de l'ouvrage avant que le passage incriminé ne soit censuré. Pigault-Lebrun est « le plus fameux romancier de l'époque impériale³ ». Mais l'étude des éditions et autres documents contemporains suggère une renommée qui va jusqu'aux dernières décennies du XIX^e siècle et qui dépasse largement les frontières nationales. Ce succès de Pigault-Lebrun aurait-il alors été un succès populaire, de tout temps opposé à l'estime critique ? Sans doute. À un moment où les journaux résument en détail le moindre roman gothique ou sentimental nouveau, la quasi-absence de comptes rendus de cette œuvre abondante en serait la preuve. Cependant, l'opposition entre succès commercial et anathème critique ne recoupe pas nécessairement une dichotomie entre lectorat « populaire », silencieux, et lectorat « savant », indispensable à une reconnaissance officielle. Si le lectorat populaire de Pigault-Lebrun a sans doute existé, associer l'œuvre exclusivement à ce lectorat est une erreur manifeste. Une erreur, mais aussi un leurre, une stratégie. Ce fut en effet, à l'origine, la démarche d'une critique qui visait à mettre à l'écart une œuvre dérangeante, et qui s'appuyait, non sans mauvaise foi, sur l'autodérision d'un auteur qui dédie ses textes aux « cuisinières » et aux « fournisseurs ». L'abbé Geoffroy, le plus célèbre adversaire du romancier, ne faisait finalement que prendre Pigault à la lettre quand il attribuait son succès à « cette classe nombreuse de la société, qui, sans éducation et sans aucun sentiment des bienséances, s'enivre dans les guinguettes, s'attroupe et rit autour du premier baladin qui élève des tréteaux sur la place publique⁴ ». Et les historiens de la littérature ont suivi, confondant de bonne foi la posture autocritique et démystificatrice d'un « antiromancier »,

2 — *Racine et Shakespeare*, éd. R. Fayolle, Garnier-Flammarion, 1970, p. 182.

3 — *Biographie universelle ancienne et moderne*, 2^e édition, 1843.

4 — *Journal des débats*, 10 janvier 1803.